

IL 200028

IL 200028

69.4821

EXCURSIONS NOUVELLES

DANS LES

PYRÉNÉES FRANÇAISES ET ESPAGNOLES

DANS LA
HAUTE-CATALOGNE

PAR

LE COMTE DE SAINT-SAUD

Membre du Club Alpin Français

Et de la Société Catalane d'Excursions.

LEGS
Auguste BRUTAILS
1859-1926

Extrait du *Bulletin* de la Section du Sud-Ouest du Club Alpin Français

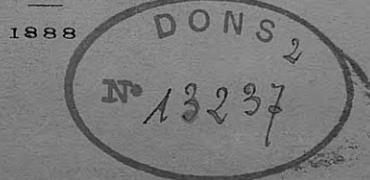
Janvier 1888.



BORDEAUX

Imprimerie GAGNEBIN & LACRAMBE

72, Rue du Pas-Saint-Georges, 72



A.M. Brutails
Hommage de l'auteur
C. de Saint-Sauveur



DANS LA

HAUTE-CATALOGNE

ANNUAL
REPORT

69.482

EXCURSIONS NOUVELLES
DANS LES
PYRÉNÉES FRANÇAISES ET ESPAGNOLES

DANS LA
HAUTE-CATALOGNE

PAR
LE COMTE DE SAINT-SAUD

*Membre du Club Alpin Français
Et de la Société Catalane d'Excursions.*

Extrait du *Bulletin* de la Section du Sud-Ouest du Club Alpin Français
Janvier 1888.



BORDEAUX
Imprimerie GAGNEBIN & LACRAMBE
72, Rue du Pas-Saint-Georges, 72

1888

EDUCATION IN
THE UNITED STATES

BY JAMES B. BROWN



BORDEAUX

888

DANS LA

HAUTE-CATALOGNE

I.— Sur la rive droite du Segre

Le 6 Juin 1887, je quittais Puycerda, *la villa invicta y heroica*, me rendant à Bellver. Je ne dis rien du chemin, ne voulant pas commencer mon récit par une critique, et transportons nous immédiatement à *Castellnou-de-Carcolse* (1345 mètres) sur la rive droite du rio Segre. L'année dernière, au retour de mon excursion à la frontière d'Andorre, j'avais traversé ce village ne pensant certes pas y revenir. Il le fallait, cependant, pour déterminer exactement les rives du Segre, entre la Cerdagne et la Seu d'Urgel, ainsi que plusieurs points de la frontière d'Andorre et d'Espagne.

Je descendis chez un très intelligent habitant de ce village, D. Antonio Serra, qui, le lendemain, tint à m'accompagner lui-même. Si — la neige en est cause — je ne puis gravir le *Tossaplana* (2907 mètres), montagne la plus élevée entre l'Espagne et l'Andorre, mon aimable guide saura

me choisir deux sommités parfaitement appropriées à mes travaux topographiques. Elles sont sur la crête séparant les gorges de Bescaran et d'Aristot de la vallée d'Aransa, qui géographiquement appartient à la Cerdagne. Les torrents, qui se joignent près de ce dernier village, naissent : l'un aux lacs de la Pera, au pied du pic de la Troida, l'autre aux pics de Bobina et de Tossa-Plana, que sépare la por teille de Satut. Plus au nord-est, il y a la vallée de la Lloça, dont le torrent, le riu Grima, descend des régions encore mal définies de la Muga et de Montmalus. Du haut du sommet de *Querallto* (1) (2164 mèt.), comme du *Ponso* (2524 mèt.), je constatai que nulle crête sensible ne sépare les vallées d'Aransa et de la Lloça.

Vers six heures, nous arrivions à *Bescaran* (1425 mèt.), dont le curé m'offrit l'hospitalité. Un peu souffrant de l'estomac, je fis peu d'honneur à l'excellent souper qu'il m'avait fait préparer.

Il serait fastidieux pour le lecteur, qui n'y passera probablement jamais, de lui détailler mon itinéraire. J'indiquerai sommairement ma route, tout en y ajoutant quelques réflexions. Le 8, je me rendis sur les montagnes qui limitent Bescaran et Arcavell, car je tenais à préciser la frontière andorrane pour compléter mes études de l'année précédente.

A sept heures et demie, mon guide de Bescaran m'arrêtait sur une crête, la *Rabassa* (2300 mèt.), au sommet de laquelle je dressai mes instruments. Nous nous trouvions, disait-il, sur la frontière d'Andorre et d'Espagne. Au nord-est, cette frontière par Campramonet se dirige sur les hautes monta-

(1) Nom, provenant des ruines d'une tour placée sur ce piton, tour de la plus antique origine, qui, par ses feux de nuit, correspondant avec ceux de la roche de Puigcerda et de la roche de Boneido, permettait aux habitants de la haute vallée du Sègre de ne pas être pris à l'improviste par les attaques de leurs ennemis.

gnes de Port-Negre ; à l'ouest elle descend droit au rio Valira. Je l'interrogeai alors sur l'existence d'un rio *Runer*, dont les traités parlent comme limitant les paroisses d'Arcavell et de Sant Julia-de-Loria. Des carabiniers, que plus tard nous rencontrâmes dans le vallon de la Rabassa, me confirmèrent ce dire : « Quiconque dans ce vallon, ajouta le caporal, serait pris faisant la contrebande, serait saisi par nous. — Voyez, reprit le guide, les eaux du Barranco de Auvinya ont été détournées à leur naissance par les gens d'Arcavell, près du col de Caborreu ; elles servent à arroser les pâturages où nous sommes, qui se nomment en aval *Barranco Negre*, et plus loin, vous les verrez par un second canal passer dans un autre vallon, celui du village d'Arcavell. Cependant, il y a quelques années, nous avons eu avec les Andorrans un procès à ce sujet, et on a décidé que les pâturages, tout en étant sur le territoire espagnol, seraient indivis. »

La fin de cette phrase avait laissé quelques doutes dans mon esprit ; puis, à la réflexion, je me dis que *Runer* devait venir de *Riuver*, et *riu ner* être la corruption de *riu Negre* ; or, si on dit actuellement *barranco*, et non *riu* (torrent), c'est qu'il n'y a plus d'eau, et pour cause, dans ce vallon du Runer (ou de la Rabassa puisque c'est bien le même.) Le traité de 1863 entre l'Andorre et l'Espagne, dit en propres termes : « *Les limites d'Arcavell et de San-Julia remontent le cours du Runer depuis son embouchure jusqu'à sa source....* » Peu de jours après, une personne d'Andorre-la-Vieille, dont je crois devoir taire le nom, mais dont la compétence est absolue sur les questions andorraines, m'affirma que la frontière suivait le lit de ce torrent Negre tant dans le bas que dans le haut, et non, la crête de la Rabassa, comme l'avait dit le carabinier et l'homme de Bescaran.

J'ajoute qu'on lit dans un acte cité par M. Bladé, acte

conservé dans les Archives de Barcelone et remontant à l'an 1007 : «Et habet affrontaciones Valle Anorra de Oriente in Comitatu Cerdaniense, et à Meridie in Rivo NIGRO. » C'est bien notre *Runer* ou *Barranco Negre*, comme on voudra, auquel il est, néanmoins, donné trop d'importance, car il n'a guère que quatre kilomètres de long. Les *montagnes noires* (Port-Nègre), qui continuent la limite jusqu'au comté de Cerdagne, étaient certainement sous-entendues dans cette antique délimitation. Il ne m'appartient pas de me prononcer, je ne relate que ce qu'on m'a dit ou ce que j'ai lu. J'ai souvent vu confondre, j'ajoute, un droit de pacage avec un droit de propriété du sol. Qu'on excuse cette longue digression, mais elle en valait la peine, ce me semble.

Je descendis par *Arcavell* (1180 mèt.) sur la *Fraga-de-Moles* (890 mèt.) dans la gorge du Valira, qui concentre tant de chaleur. Bientôt j'étais à la *Seu d'Urgel* (753 mèt.) à l'excellente *Fonda universal* (casa à Llabreta), hôtel tenu par M. Pallares.

II. — **Dans les sierras entre le Segre et le Noguera Pallaresa.**

Mon ami, M. Duran, médecin de Puycerda, m'avait procuré, en Jean Navinés, l'homme sur qu'il me fallait pour m'accompagner dans la *mala tierra*, où l'on pouvait renconter de mauvaises gens, comme on le lira plus loin. Cet ancien carabinier, chargé en temps ordinaire du courrier de la Seu à Puycerda, m'escortera jusqu'à la fin de l'excursion, et je n'aurai qu'à me louer de ses soins, de sa discréction et de son humeur toujours égale. Partout où nous passions, il trouvait des gens de connaissance, et, à l'accueil qu'on nous faisait, il était facile de voir que ce brave

homme n'avait que des amis dans ce monde. Chaque jour je m'adjoignis en outre un guide local.

Après Mai, pluvieux et froid, Juin s'annonçait plus favorable. Alors je ne voulus pas perdre un jour, aussi n'assistai-je pas, le 9 Juin, à la procession de la Fête-Dieu, qui ne manque pas, à la Seu d'Urgel, d'une certaine couleur locale. Je me mis en route, au contraire, sitôt après la messe de quatre heures.

Passant à Castell-Ciutat (rien n'est pittoresque comme ce mamelon isolé dans la plaine, long de 1,500 mètres, surmonté au centre et aux extrémités de tours et de forts), nous suivimes la grand'route inachevée jusqu'au pied de la Parroquia d'Orto. Je n'ose glisser ici une petite critique sur la lenteur avec laquelle on construit les routes carrossables dans les Pyrénées espagnoles, ce n'est pourtant pas que l'envie m'en manque. Plus bas, entre Coll-de-Nargo et Oliana, sur un point où je suis passé il y a huit ans, la route ne s'est allongée, depuis cette époque, que de trois à quatre kilomètres!

De la *Parroquia* (835 mèt.) nous nous enfoncions dans la vallée de Pallerols, passant plus près de la crête que du fond de la vallée. Il était midi quand nous arrivâmes à *Pallerols* (1300 mèt.); il fallait se reposer. Un repas assez appétissant était servi dans la salle d'auberge, nous entrâmes, et, pendant le diner, la maîtresse du logis, malgré son âge des plus avancés, se montra pour nous d'une certaine prévenance. Je n'en dirai pas autant de l'aubergiste, son jeune époux; il fut bourru et peu poli, il semblait nous trouver trop bon appétit. Cette duègne, comme je l'appris plus tard, était une femme extraordinaire: elle s'était engagée comme soldat, lors de la première insurrection carliste, et avait passé sa jeunesse à guerroyer contre les Christinos. Revenue, avec l'âge, de ses erreurs printanières, elle

s'était fait épouser par un ancien séminariste plus jeune qu'elle de trente ans.

Nous rendant ensuite dans le haut de la vallée de Guils nous remontâmes jusqu'à son extrémité, au col de *Canto* (1740 mètres) abandonnant le chemin de la Seu à Sort, suivi jusqu'alors, nous longeâmes la crête de partage des eaux du Segre et du Pallaresa jusqu'au-dessus du village de Freixa, où je devais passer la nuit.

Les années précédentes, j'avais vu quelques relèvements assez importants sur la crête qui unit le puig d'Orri (2431 mètres), à la sierra de Boumort. Je tenais à me rendre compte de leur situation relative par rapport aux vallées, et à constater de près, ce dont je me doutais, que là encore les petites sierras ont une direction perpendiculaire aux grands cours d'eau, c'est-à-dire N.-O., S.-E., et non parallèles comme on est tenté de l'indiquer dans les cartes. Il n'y a donc pas entre les ríos Segre et Noguera Pallaresa une chaîne unique ayant la même direction que ces rivières, mais une série de sierras, parfois très accentuées de forme comme je le dirai plus loin, perpendiculaires à leurs cours, et séparées entre elles par des déchirures et des cols.

Le sommet le plus élevé de cette région, je le retrouvai bien là où je l'avais supposé, entre Freixa et Tahus. Après une nuit de repos passée dans une pauvre maison de ce hameau misérable de *Freixa* (1565 mètres), nous grimpons par le pla d'Arany au *roch de les Piches* (1986 mètres), passant près d'immenses *montes*, propriétés du duc de Cardona (Medina-celi). Sur ce sommet, je reste sous un soleil de feu, de dix à deux heures, occupé à des lectures d'angles, qui, se combinant avec celles de mes précédentes stations au sommet de Sant Gervas, aux Mortes, à l'Orri, étendront notre réseau de triangulations.

A trois heures et demie nous arrivons à *Tahus* (1510 mètres) et nous nous arrêtons à l'*estanco*. Il est de bien bonne heure, me

semble-t-il, pour demeurer là. Le Boumort devant être gravi le lendemain, ne vaut-il pas mieux s'en approcher ? On me donne alors quelques renseignements assez confus à ce sujet, je suis là, hésitant sur le parti à prendre, quand survient l'*estanquero*, le gai Esteban Raubert. Il m'explique ce que je désire savoir : alors, sur sa promesse de nous accompagner, je me décide à passer la nuit chez lui. Triste nuit ! car mon lit, habité par les punaises, m'oblige à chercher le repos sur un petit lit de fer portatif, ne pesant tout garni que 9 kilos, montable en une minute, que j'ai apporté avec moi, et j'y contracte une douleur de rhumatisme.

Le 11, dès l'aurore, nous nous mettons en route, car la journée sera des plus fatigantes. Nous dirigeant au S.-S.-E. nous ne tardons pas à entrer dans la sierra de Boumort ; tout d'abord nous traversons la forêt de Tahus, puis nous arrivons sur les immenses propriétés du duc de Medina-celi. Nous voici bientôt sur l'escarpement vertigineux qui borde le haut de la vallée de Cabo ; à nos pieds, à une profondeur à pic de plus de mille mètres, se déroule cette vallée ; c'est très imposant. Un peu plus loin nous dominons le cirque de Montella moins beau que celui de Cabo, mais longé au sud par la muraille gigantesque de la sierra de Santa-Fé. Le sentier devient des plus mauvais ; le poudingue est dur et n'a guère permis de tracer un véritable chemin à la base de corniches perpendiculaires. Mon mulet s'abat, je glisse avec lui et me fais un peu de mal ; aussi, les jours suivants, monterai-je plus volontiers *Jusepet*. J'avais oublié de dire que Navinés, peu habitué à la marche, depuis qu'il est courrier, s'était fait suivre d'un petit âne, des plus vaillants et solides, dont le chant, aussi fort que peu harmonieux, réveillait continuellement les échos de la montagne. C'est de cet âne dont j'userai pendant les ascensions ; les descentes, quelques longues et pénibles qu'elles soient, devront être faites à pied.

Nous voici bientôt sur le *Cap de Boumort* (2071 mèt.), le plus haut sommet de la sierra de ce nom, sommet choisi par l'Institut géographique de Madrid, comme futur signal de premier ordre. Par sottise plutôt que par malice, les bergers ont démolie la tour construite par les officiers du génie ; il n'en reste que quelques pierres entassées.

Lorsqu'en 1879, lors de ma première exploration dans les Pyrénées espagnoles, j'en traversai en écharpe le versant central, afin d'avoir un aperçu général des sierras que je comptais étudier plus tard plus en détail, j'avais fait l'ascension de Boumort. Alors, comme aujourd'hui, je fus frappé de la vue absolument merveilleuse qu'offre ce sommet ; mais aujourd'hui pas une cime ne m'est inconnue ; elles se présentent depuis la sierra de Guara, depuis le Cotiella et le Mont-Perdu lui-même, jusqu'au Puigmal et au Montserrat, depuis la frontière jusqu'aux derniers contreforts de la chaîne, c'est-à-dire pendant 200 kilomètres de long sur 100 de large. Toutes les cimes neigeuses du Haut-Pallars sont là, devant l'œil émerveillé, et dire qu'il y a dix ans à peine on ignorait les noms et les altitudes de ces fiers sommets !

Boumort appartient au soulèvement que les Espagnols nomment *conglomerados-supra-numulíticos*, qui doit être de l'époque éocène. N'en est-il pas, si je ne me trompe, le point le plus élevé ? En suivant en effet, par la pensée, ce soulèvement si intéressant à tous les points de vue, soulèvement dirigé comme la chaîne pyrénéenne, de l'O. N. O. à l'E. S. E., de San Juan de la Peña à Cancias et à l'Entremont, des Morrones de Guel au Sant Gervas et à la sierra de Peracals en continuant vers Aubens et en traversant le Segre, je ne vois pas de sommet atteignant 2,000 mètres.

Les montagnes formées de conglomérats se présentent en général sous un aspect qui plait à l'excursionniste,

quelle que soit la branche scientifique qu'il cultive. Ce sont, à leur base, des défilés étroits, bordés d'escarpements à pic, quand les grands rios les traversent; parfois, de superbes falaises rouges ou colorées, hautes de plus de mille mètres, comme à Coscollet. L'action du temps et des eaux semble avoir plus de prise sur ces roches que sur celles calcaires; aussi les désagrégations laissent-elles des portions intactes à côté de parties de roches détruites, ce sont alors de curieuses crêtes crénélées, représentant à l'œil surpris la forme d'antiques ruines titaniques.

Les eaux de neige se glissent dans les fissures, se condensent dans des bassins intérieurs; on trouve toujours au milieu de ces escarpements, de fraîches et abondantes fontaines. Non loin du sommet pierreux et dénudé de Boumort, celles de Boumort (1890 mèt.) et dels Coms (1790 mèt.) offrent un breuvage bienfaisant au voyageur altéré par le parcours pénible d'un chemin accidenté et sans ombrage.

Près de l'une d'elles, nous rencontrons des Catalans que Raubert connaît, et nous faisons route ensemble jusqu'à Personada. En passant au pauvre village d'*Erbasavina* (1,035 mèt.), je paie à mon escorte salade et vin. Dans l'étroite et longue vallée de Personale, le soleil a concentré des ardeurs équatoriales qui nous éprouvent; nous mettons cinq heures pour descendre à *Aramunt* (690 mèt.), curieux village perché sur un roc que sépare de la sierra de Sant Corneli, le barranco de Rams, large de 40 mètres peut-être, et profond de 200. De loin en loin, se montrent ainsi quelques échappées pittoresques. De la sierra de Sant Corneli jaillit, un peu plus bas, l'importante fontaine de la Ho. Bientôt le rio Noguera Pallaresa est rejoint; mais deux heures nous séparent encore du *Tremp* (1) (514 mèt.)

[1] *Fonda del Universo*, bon petit hôtel tenu par José Campi; propreté et prix modérés.

Ayant eu besoin de me reposer, puis d'aller à la poste chercher une lettre de ma famille, je ne sortis de la petite ville de Tremp, le lendemain, qu'après neuf heures; trop tard pour aller coucher à Gabarra comme j'en avais l'intention. Je garde encore Raubert, car il a un revolver lui aussi.

Or, le bruit courrait à Tremp qu'une bande de onze ou douze brigands parcourait précisément les sierras qui sont entre le Segre et le Pallaresa, et rançonnaient les maisons les moins pauvres de cette contrée, pourtant bien déshéritée. Nous arrivions de ces montagnes, et n'avions vu ni entendu rien de suspect. Néanmoins, il était prudent d'être sur ses gardes.

Nous traversons le pays, riche en vignobles, si connu sous le nom de *Conca de Tremp*, puis atteignons sous un soleil de feu *Bizcarri* (920 mètres), un des derniers villages orientaux de la Conca. Là, comme aux précédents, nous demandons des renseignements sur la position du village de Gabarra, là aussi nous n'obtenons que des renseignements contradictoires; pas un habitant du village, croiriez-vous, ne connaît le chemin; le mieux est d'en rire. Pendant une légère collation, prise au pied d'un chêne gigantesque, sous les racines duquel jaillit une claire fontaine, quelques paysans à l'œil défiant nous entourent, mais Navinès et Raubert ont raison de leur sauvagerie par des plaisanteries dont je se sais malheureusement pas goûter le sel. Convaincu que nous n'arriverons pas à Gabarra ce jour-là, je prends un jeune guide qui se charge de nous diriger sur l'autre versant où nous trouverons quelque maison isolée. Nous passons la ligne de faite au col appelé : *Grau-de-Moles* (1250 mètres) et les jours sont si longs, que je me décide à dresser mes instruments sur une sommité voisine du passage (1277 mètres) Ainsi, pour notre future carte de Catalogne, MM. Prudent, Schrader et moi

déterminerons-nous la Conca de Tremp et des points au Sud de Coscollet.

Impossible d'imaginer une contrée plus sauvage que celle à l'Est du Grau-de Moles (haute vallée de Riaup). Ce ne sont que ravins étroits et profonds, se succédant et se croisant en tous sens. Une maigre végétation en tapisse les parois rocheuses ; les sentiers à peine tracés ne sont accessibles qu'aux bêtes de somme sans fardeau ; vraiment on se croirait au bout du monde, tant les habitations sont clairsemées.

A l'une de ces maisons, au *Mas-Barrat* (745 mèt.), nous allons demander l'hospitalité. Le maître du logis hésite à l'accorder, mais comme sa femme, une maîtresse femme à la langue bien pendue, y consent, nous entrons, car, là aussi, ce que femme veut..... Pendant qu'une conversation des plus animées s'engage entre elle et mes trois hommes, je prépare moi-même mon petit souper : des œufs à la coque et du tapioca (bouillon concentré).

Le 13 juin, nous remontons au Nord-Est, et, laissant Gabarra de côté, nous pénétrons au bout de quelques heures dans la sierra d'Aubens. Cette sierra n'est pas aussi simple qu'elle le paraît de loin ; deux profondes déchirures dans son milieu la rendent triple. Au Nord, elle porte le nom *Ubaya* ou *Ubaga* (1) de la *Ginebrosa*, et dans son ensemble le nom de sierra d'*Aubens*, nom de champs et ferme appartenant au seigneur de Peramola, placés entre les points de cette sierra. Laissant près de cette maison Navinés et les animaux, je grimpe au sommet le plus élevé de la montagne, à la tour de *Coscollet* [1611 mèt., signal calculé de premier ordre de l'Institut géographique de Madrid.]

[1] C'est le *Ubac* du gascon, le *paco* de l'aragonais, versant nord d'une montagne par opposition à *solana*, *sulana* [esp.] *soulane* [gasc.] versant qui voit le soleil.

Une surprise m'y attend, le Sègre coule presque à mes pieds, bien plus rapproché que je ne pensais. De vertigineux escarpements s'entr'ouvrent dans sa direction. Dans les temps les plus reculés de l'histoire du globe, une partie de ce soulèvement [conglomérats] s'est émiettée, entraînée sans doute par des courants puissants.

On se demande quelle était alors la force du Sègre, pour s'être ainsi faufilé à travers ces roches, et en avoir charrié une partie avec lui.

Le soir de cette journée, je me reposai à *Coll de Nargo* (610 mèt.), dans une maison propre, au café de l'obligeant Pedro Serra.

III. — Vallées de Perles et de la Vansa.

Le lendemain je me rendis au pic de Turp, montagne aiguë qui en 1886 m'avait paru de loin devoir être une bonne station de triangulation. Pour s'y rendre on traverse le Segre au pont d'Espia (545 mèt.), puis on s'élève droit au Sud par un sentier à peine tracé au milieu d'éboulis, puis de rochers, jusqu'au *Cap de Turp* (1624 mèt.). Du haut de ce pic quoique la vue soit assez restreinte, sauf au Nord (au Sud elle s'étend dans la plaine, mais on ne distingue rien), je pris des visées sur le Segre et le versant occidental du puissant massif du Port-del-Comte, sur les montagnes de Cellent, Santa-Fe et la Sola; je revins à Coll-de-Nargo.

Le jour suivant, 15 juin, au moment d'en partir, je vis le village tout en émoi. Les brigands avaient fait irruption, disait-on, à Noves et volé curé et collecteur d'impôts. Une partie des *somatens* (sorte de garde civique municipale) s'était mise la nuit en campagne, la seconde portion allait partir elle aussi, non sans avoir rempli ses outres de bon vin et mis dans ses sacoches jambon et saucisson. Cette

histoire de voleurs prenait une apparence de réalité, on allait même jusqu'à désigner les villages de certaine pauvre vallée voisine dont seraient les brigands susdits, se réunissant la nuit pour accomplir leurs actes de pillage.

Quand, quelques heures après, ayant remonté la pittoresque vallée de Perles, j'arrivai à Alinya (1020 mètres) et y rencontrais le porteur de contraintes d'impôts, dont j'avais fait la connaissance à la Seu, la semaine précédente, je lui dis ce qui en était et lui conseillai la prudence. Je voulais me rendre à Tuxent. Remonter le barranco de Pedra-Paret, passer au *Coll d'Ares* (1730 mètres), m'y arrêter pour trianguler, descendre vers le torrent de la Vansa (1060 mètres) et le village du même nom, me prit plus de temps et de peine que je n'en mets pour l'écrire. J'avais la gorge desséchée. Un peu de vin, s. v. p., pour l'amour de Dieu Ah! oui! nous n'en trouvâmes nulle part, et, jusqu'à Tuxent, il fallut se contenter d'eau.

Nous voici enfin dans ce gros bourg (1235 mètres) de 900 habitants, un des meilleurs, sans contredit, de tout le pays. Il ne doit pas sa position fortunée seulement à ses nombreux et bons champs, la contrebande des temps jadis a contribué aussi à l'enrichir. Une connaissance de Bourg-Madame avait annoncé mon arrivée à D. Francisco Cortina, maire du village et cafetier. Je fus accueilli dans sa maison avec toute l'amabilité désirable. Chambre propre, bon lit, bonne cuisine et aimable mine d'hôte, que peut-on souhaiter de mieux?

Quand, en 1880, je vins à Tuxent en descendant de la sierra de Cadi, j'avais eu le plaisir de faire la connaissance de D. Juan Roca y Cusi, l'intelligent et instruit instituteur de Josa, village voisin. Il se trouve par hasard à Tuxent et accepte de me guider, les jours suivants, dans les montagnes des environs.

Les orages qui, chaque soir précédent, se formaient sur

nos têtes, pour éclater tantôt sur un point tantôt sur un autre, nous engagent à nous mettre en route de bonne heure . Aussi, fait-il à peine jour quand, le jeudi 16, accompagnés en outre de Cortina, nous sortons du pueblo. La montagne de Vert est le but de notre course. Nous remontons le rio Mola (ou Vansa supérieure), passons à sa source l'abondante fontaine de las Feux (1375 mèt.); là, Cortina nous quitte pour aller à la chasse de l'isard. Nous arrivons bientôt au col de *la Mola* (1845 mèt.), entre Vert et Costasas, où une fraîche fontaine, sur le bord du chemin, invite le voyageur à s'y désaltérer. Elle donne de l'appétit, m'avait-on raconté la veille; un berger arrivait-il sans faim auprès d'elle, dès qu'il avait bu une gorgée, l'envie de manger le prenait. J'avais souri à ce récit sans y croire. Nous nous y arrêtons donc pour déjeuner. J'avais l'estomac peu disposé à prendre des aliments, je bois un verre de cette source, ô merveille! voilà que l'appétit revient en même temps qu'à ma mémoire, l'histoire de la veille. Je mange, mange encore, et même, tout en continuant la route, j'absorbe une seconde ration de pain et de fromage.

La sierra de *Vert*, sur laquelle nous mettons pied à dix heures, sans avoir l'altitude et l'amplitude de sa voisine, le Port-del-Comte, a comme elle le sommet en forme de plateau, ce qui m'oblige à faire deux stations: l'une au Sud (2281 mètres) m'offre une vue charmante sur la vallée de San-Lorenz-de-Morunys et de Coma y Pedra où naît le rio Cardoner; l'autre, à l'Est (2272 mèt.) est plus intéressante. J'y détaille à revers toute la sierra de Cadi infiniment moins belle que vue du Nord; l'œil scrute une foule de sierras jusqu'au Canigou, au Taga, au Puig-Secalm. Plus près, j'admire les sierras des Rasos-de-Paguera, d'Ensija et le beau pic de Pedra-Forca. On est surpris de trouver, dans cette partie du versant méridional, où les montagnes ont conservé leurs formes arrondies primitives, un pic fourchu,

à rochers presque inaccessibles, à arêtes vives, bref, un pic comme ceux de France.

Cortina, arrivé avant nous, repart avant nous avec d'autres chasseurs rencontrés sur le sommet et surpris qu'on vienne dans ces parages inhospitaliers autrement que pour traquer l'isard. Je dis inhospitaliers avec raison, car là naissent les orages, et si celui qui se forme sur nos têtes vient à nous surprendre, mal nous en prendra. Je hâte mon travail et descends avec Roca par un couloir, vrai chemin de chèvre, jusqu'à la fontaine de Coma-la-Plana (1250 mètres), sur le chemin du sentier du col de Bais, pendant qu'un violent orage éclate dans la vallée de Tuxent, et que les Tres Canaletas-de-Cadi blanchissent de grêlons si abondants qu'ils ne seront pas fondus le lendemain.

A cette fontaine passait, sous le premier Empire, un détachement de prisonniers français, escorté par une troupe espagnole : on y fit halte. Sur un signe du capitaine français, nos compatriotes se précipitèrent sur les faisceaux, et firent prisonniers leurs conducteurs moins nombreux qu'eux. Le capitaine, trompé par les mauvaises cartes, se croyait près du Puigmal, c'est-à-dire près de la frontière, il prit la direction du col de la Mola ; mais là, à sa grande surprise, il trouva les *somatens* de Tuxent, Josa et Gosol, qui les accablèrent et les firent de nouveau prisonniers. Un jeune trompette espagnol, qui avait éprouvé le besoin de se dissimuler derrière une roche au moment de la halte, avait été le témoin invisible du fait ; il descendit précipitamment vers Tuxent, donna l'éveil, ce qui avait permis aux Catalans de barrer la route aux Français.

Le jour suivant je gravis la sierra du *Port-del-Comte*. Ce *comte*, qui possède tant de montagnes en Catalogne, est le descendant des comtes, puis ducs de Cardona, actuellement de Medinaceli. Décidément c'est un marquis de

Carrabas. Qu'il serait riche si les pierrailles qui composent seules le sommet du Port-del-Comte avaient de la valeur !

Cet énorme massif occupe une grande surface entre le rio Cardoner et le Sègre; il n'offre pas l'intérêt qu'on pourrait croire, et, à cause de l'amplitude de son plateau terminal, on ne voit émerger, au loin, que les pointes des sierras. En revanche, la vue s'étend du Canigou, du Monseny et du Monserrat jusqu'au Montsech, Boumort, Monseny de Capdellar et à la Coma Pedrosa. Comme la veille, un peu à la hâte — toujours dans la crainte de l'orage —, je suis forcé d'y faire deux stations, une sur le puig nommé *Estibella* (2,342 mèt.) en vue de Tuxent et du Cardoner, l'autre sur le sommet central et culminant, le puig de *Tossa-Pelada* (2,393 mèt.).

Au retour, nous passons au *Coll-de-Port* (1,690 mèt.) croisant le grand chemin muletier de la Seu à Solsona, par le col de Creus et Sant Lorenz. Le 18, nous quittons Tuxent, redescendons la vallée jusqu'à la Vansa où nous prenons un guide. Je désire aller à la Seu par le Montsech de Tost ou de Cadi pour compléter le réseau géodésique sur la région. A Sisque (1,215 mèt.), misérable hameau, halte sous un arbre pour déjeuner, un habitant vient causer avec moi en français pendant notre frugal repas. Inutile de décrire les sinuosités de notre itinéraire. Non sans peine, nous arrivons au but de notre ascension. Du haut du *Montsech-de-Tost* (1,702 mèt.), dernier relèvement occidental de Cadi, s'offre une vue étendue. J'y travaille plus de trois heures sans repos, mais aussi j'en rapporte un tour d'horizon de plus de cent visées. Quand le temps est beau, — et je n'ai pas souvent à me plaindre à ce sujet — le travail, quelque pénible qu'il soit, procure à l'esprit et à tout votre être une jouissance ineffable, que seuls comprendront ceux qui explorent une région nouvelle. A la nuit

tombante, nous entrons à la Seu d'Urgel. Avec joie, je retrouve des effets propres laissés à l'hôtel, et pour souper, quittant la laine, je me mets en toile blanche pour ma satisfaction personnelle.

IV. — En Andorre.

On a tant et tant écrit sur ce petit pays, plus même qu'il ne mérite, que je me demande ce que je vais en dire. Après en avoir longé à pied une portion de la frontière, après en avoir scruté, dans la lunette de l'éclimètre, les monts et les torrents, je tenais à le traverser afin de connaître ses villages. Je n'y ferai, bien entendu, nulle ascension topographique, je passerai en simple touriste ; ils sont si pointilleux nos demi-protégés, et tout encore sous l'émotion de ce qu'ils nomment pompeusement leur *Révolution*, pendant laquelle ils n'ont tué qu'une pauvre vieille femme !

Je dormis assez tard, le dimanche 19 juin, puis allai à la messe à la vieille cathédrale, et ne partis qu'après déjeuner. Je ne prévoyais pas l'orage, et comptais coucher à Canillo, afin d'arriver à l'Hospitalet le lendemain à temps pour la diligence. Mais une tempête aussi violente que subite nous surprit à une demi-heure plus bas qu'Andorra. En un instant, nos habits furent transpercés ; Navinès voulut absolument se mettre à l'abri sous un arbre, quant à moi, je n'y consentis pas par crainte de la foudre. Je perçus en ce moment le son lointain d'une cloche, je me dirigeai alors vers l'abri sauveur de son clocher, et bientôt j'étais sous le porche de l'église de Santa-Coloma (1,000 mètres), la seule paroisse andorrane du dixième siècle qui ne le soit plus de nos jours.

J'y passai deux heures à causer avec des enfants. Il y a dix jours, je n'aurais pas dit un mot de catalan, je puis

aujourd'hui le parler un peu, disant le mot en castillan ou en gascon quand je ne le sais pas autrement, et, chose étonnante, je suis compris. Au bout de ce temps, une fillette vint me prévenir que Navinès s'était réfugié dans une maison voisine; j'allai l'y rejoindre, et nous attendimes que la pluie eût cessé pour partir. A six heures et demie seulement, nous entrions à *Andorre-la-Vieille* (*Andorra-la-Vella*) (1,057 mèt.) Il valait mieux y rester, et ce retard de quatre heures me fit perdre toute une journée.

En débouchant sur la place de cette capitale, où les porcs se promènent en liberté, Navinès, qui décidément connaît les grands et les petits, fut abordé par un homme relativement bien mis, qui, après lui avoir serré la main, lui glisse dans l'oreille de me mener au café de Joseph Moles. — Merci, monsieur le syndic, (car ce n'était autre que M. le Président de la République) grâce à vous j'ai été assez bien logé. — Le conseil de paroisse était réuni dans le café, délibérant depuis midi autour d'une table chargée de mets; ici, comme ailleurs, le vin délie les langues, car la délibération se prolongea jusqu'à la nuit.

J'avais lu que l'Andorran est peu parleur, surtout en ce qui concerne les affaires de son pays. Je causai cependant, ce soir, bien librement avec plusieurs des questions brûlantes qui ont tant agité ce petit coin de terre. Je croyais l'Andorre un pays plus riche, moins pauvre si vous préférez; il y a de l'eau, beaucoup d'eau, mais la terre cultivable est rare. Le tabac, à défaut du soleil de la Havane pour se développer — car il y croît maigre et chétif —, aura du moins la lune, amie des contrebandiers, pour être exporté.

Le lendemain, nous partons à l'aurore. Voici les *Escaldas* (pont 1,065 mèt.) Des fontaines fumantes jaillissent de tous côtés des rochers de granit, dont il y a ici un affleurement, sans nul doute le même que celui d'où

jaillissent les eaux sulfureuses de Sant-Vicens, en bas de Castellnou, sur la rive du Sègre, de l'autre côté du massif de Port-Nègre. Si Andorra-la-Vella est capitale, Sant-Julia-de-Loria, le village le plus peuplé, les Escaldas sont la bourgade industrielle de la Vallée. Il y a même une fabrique de draps.

Le chemin jusqu'à Encamp, longeant le Valira oriental, est pittoresque, on peut admirer la sauvage grandeur du spectacle qui se présente à la vue, sans crainte de choir de sa monture, car — rendons-leur cette justice, il y a si peu de choses dont ils puissent s'enorgueillir — les Andorrans ont des chemins passables. C'est sans doute pour éviter au courrier de tomber dans le précipice, je parle du courrier *français*, payé par le gouvernement *français*, portant des lettres affranchies avec des timbres *français* qu'on achète à Andorre. Il fait, en effet, ce trajet de nuit.

A Encamp (1265 mèt.), je n'ai vu qu'un clocher fort élevé, percé de cinq étages de croisées, il est vrai que c'est le clocher d'une des six provinces..... pardon, paroisses ; le vrai village est à la Mosquera (1280 mèt.) de l'autre côté du torrent. Si vous tenez à votre tête, baissez là en y passant à cheval, tant sur les ruelles tortueuses avancent les premiers étages des maisons. Tout à côté la tour de Rossell, construite par les vicomtes de Castellbo, a grand air malgré son état de ruine. Elle devrait bien rappeler aux Andorrans, qui se permettent de couper les fils télégraphiques et s'opposent à la construction des routes, qu'alors que bien des pays n'avaient qu'un maître, l'Andorre en avait deux et qu'elle les a toujours. Plus loin, c'est la chapelle de N.-D. de Meritxell (1485 mèt.), puis Canillo (1540 mèt.) où j'aperçois deux bonnes religieuses..... N'avais-je pas lu cependant qu'un article de la constitution des *Vallée et souveraineté d'Andorre*, interdisait les ordres religieux ?

On continue à monter insensiblement, les arbres dimi-



nnent, les pâturages alpins apparaissent. Voici *Saldeu* (1850 mèt.), auberge de peu de ressource et de politesse : l'hospitalité n'y est point écossaise. Nous laissons le chemin du port de *Saldeu* (nommé aussi port de *Saint-Joseph*, ou des *Mérengeois*). Le port d'*Embalire* ou *Fray-Miquel* (2375 mèt.), où nous passons, est plus au Sud-Est ; l'été il est plus praticable aux bêtes de somme. J'y dis adieu à la haute montagne, en saluant les cimes escarpées des *Pessons*, inconnues hier mais non aujourd'hui, grâce aux levers de M. *Schrader*, en saluant aussi celles, si sauvages où naît, l'*Ariège*.

En bas du port, *Navinés*, m'affirmant qu'une demi-heure-seulement nous sépare de l'*Hospitalet* (il y a près de deux heures et demie), me prie de lui laisser prendre un racourci pour rentrer chez lui, le soir, à *Puycerda*. J'y consens et serre la main de cet honnête et brave garçon dont je n'ai eu qu'à me louer.

Je traverse la *Soulane* d'*Andorre* (1) (Arrhy 2,200 mèt.) rapidement, me demandant comment il se fait que la rive gauche du haut vallon de l'*Ariège* ne soit pas française. La question, ainsi que je l'ai étudiée depuis, est discutable.

Quelques heures après j'étais à *Ax*, et mon excursion prenait fin. La chaleur m'avait autant fatigué le moral que le physique, mais que d'importantes et intéressantes données nouvelles je rapportais de cette imposante Catalogne pyrénéenne, si peu connue et cependant si digne de l'être !

Comte de SAINT-SAUD.

[1] Flore de la *Soulane* d'*Andorre* : *Viola cornuta*. — *Anemone nemerosa*. — *Narcissus*; *pseudo-Narcissus* L. — *Primula*. — *Gentiana acaulis* L. — *G...* *Verna*. — *Myosatis alpina*. — *Viscaria alpina* Fr. Lind. — *Caltha palustris*. — *Ranunculus dyrenceus*. — *Pedicularis pyrenaica*. — *A nemone alpina* et *narcissiflora*. Ces plantes, que j'ai rapportées, ont été déterminées par notre aimable et savant collègue, le comte R. de Bouillé.